

Édouard Divry

Entrez dans la foi



ARTEGE
ÉDITIONS

Entrez dans la foi

Édouard Divry o.p.

ENTREZ DANS LA FOI

ARTÉGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

produit dans le secret, demeure invisible aux yeux extérieurs et se réalise au profond du cœur. La grâce touche mystérieusement le cœur de l'homme et donne ainsi à l'esprit humain « la douceur de consentir et de croire à la vérité² » divinement révélée. La foi est donc d'abord une grâce offerte, ensuite une adhésion personnelle, Bossuet disait que c'était une « adhésion de cœur à la vérité éternelle » (*Sermon sur la charité*). En raison de son unité, la foi est simultanément « adhésion personnelle » à Dieu et « assentiment libre à toute la vérité que Dieu a révélée » (CEC, n° 150). C'est pourquoi il ne faut jamais opposer l'acte de foi que nous réalisons vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis de la personne de Jésus, ou du Saint-Esprit, avec celui qui fut appris au catéchisme de notre enfance : « Je crois fermement à toutes les vérités que vous nous avez révélées et que vous enseignez par votre Église, parce que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper. »

Le concile Vatican I déclare avec grande précision intellectuelle que « croire est un acte de l'intelligence adhérant à la vérité divine sous le commandement de la volonté mue par Dieu au moyen de la grâce¹ ». Il faut donc comme trois acteurs dont le principal s'avère la grâce qui agit en premier. Dieu se donne à croire. Puis c'est au tour de l'intelligence de « voir » ce qui est révélé, car « la foi cherche à comprendre² ». Enfin, il revient à la volonté d'adhérer à ce que l'intelligence a su recevoir comme un cadeau de vérité et de présence. Ce « voir » n'est pas une évidence qui tombe sous le sens mais une vraie certitude qui se rend présente fermement à notre conscience « en appétit » de ce qui est vrai. L'épître aux Hébreux note que Moïse avait la foi et qu'il avançait « comme s'il voyait l'invisible » (He 11, 27).

Le même auteur sacré énumère au même endroit les grands maîtres de la foi de la première alliance, tel Abraham : « Par la foi, Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit ne sachant où il allait » (He 11, 8). Il y a dans ces expressions « ne sachant où il allait », « comme s'il voyait l'Invisible », la manière dont la foi est donnée : une réalité, si belle, si mystérieuse, si transcendante, dont le bénéficiaire doit prendre soin, mais qui se donne dans l'obscurité ce qui ne signifie pas des ténèbres. Cet aspect très obscur de la foi n'empêche pas qu'elle soit saisie avec grande force, et qu'elle se maintienne en nous comme une certitude si vigoureuse qu'elle apparaîût pour les plus zélés comme quelque chose pour qui le croyant donnerait sa vie.

Si saint Paul parle d'« obéissance de la foi » (Rm 1, 5 ; 16, 26), c'est que Dieu nous demande d'agir par la foi. La foi nous entraîne à choisir d'aimer Dieu et notre prochain, outre le fait que la foi est mue par la charité qui la dilate aux besoins du monde. La foi opère donc aussi par la charité (cf. Ga 5, 6). Et celle-ci nous presse à saisir l'enjeu de la vie éternelle et agir selon la volonté de Dieu : « *Caritas Christi urget nos* (la charité du Christ nous pousse) » (2 Co 5, 14). C'est d'abord une affaire de mort et de résurrection (cf. 2 Co 5, 14–15), après vient le temps du partage et de l'amour qui se livre : « Par la charité mettez-vous au service les uns des autres » (Ga 5, 13).

Hélas, l'homme peut aussi pécher contre la foi : par le doute volontaire, ou en cultivant volontairement un doute à la base simplement involontaire (cf. CEC, n° 2088), et surtout on pêche par l'incrédulité au sens d'une infidélité volontaire qui se diversifie en hérésie – l'erreur obstinée, schisme – la coupure avec la hiérarchie, l'apostasie : par exemple, se faire désinscrire

volontairement d'un registre de baptême¹.

Le même Auteur nous révèle aussi les conditions pour recevoir la foi : on l'acquiert sans calcul, ni réserve, mais dans l'appel à un vrai don de soi à Dieu qui se donne à nous car « la foi fait voir ce qu'on croit² » ce qui permet déjà au fidèle de s'unir à Dieu même qui se révèle : « Approchons-nous avec un cœur sincère, dans la plénitude de la foi, les cœurs nettoyés de toutes les souillures d'une conscience mauvaise et le corps lavé d'une eau pure » (He 11, 22). Si la « foi purifie le cœur » (Ac 15, 9), elle « produit [aussi] la crainte » (Jc 2, 19), crainte filiale de déplaire à Dieu par nos offenses.

Quant à la foi, l'auteur sacré déclare que, si elle est nécessaire pour plaire à Dieu, elle est avant tout « la substance-garantie des biens que l'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas » (He 11, 1). Elle est donc en nous les prémices de la vie éternelle et réside en nous par un mode permanent en nous, si nous entretenons ce don ! Sainte Thérèse de Lisieux, docteur de l'Église, disait vers la fin de sa vie alors qu'elle passait par une nuit particulièrement ardue de la foi : « Je crois parce que je veux croire, je crois ce que je veux croire. » Dans sa nuit profonde, elle continue envers et contre tout à agir dans la charité éclairée par la lumière de l'Église. Sans une foi solidement développée en elle, elle n'aurait sans doute pu tenir.

La foi, en d'autres termes, tout comme l'espérance et la charité (cf. 1Co 13), est une vertu théologale, c'est-à-dire un don stable de Dieu, sans cesse actualisé par lui en nous, donné en vue de notre vie surnaturelle, c'est-à-dire la grâce, ce que donne déjà le baptême. Par la foi, le croyant « s'en remet tout entier librement à Dieu » (Vatican II, Constitution *Dei Verbum*, 5 ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et la louange » (Ap 5, 12). Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, est tout-puissant.

En va-t-il de même à propos de la bonté divine ? Malgré les insinuations de philosophes, Dieu n'est pas méchant puisque la bonté est attribuée à Dieu dans la Bible sans équivoque. Le serviteur d'Abraham déclare : « Béni soit Adonai, Dieu de mon maître Abraham, qui n'a pas ménagé sa bienveillance et sa **bonté** à mon maître » (Gn 24, 27). Le livre des Nombres affirme plus généralement : « Adonai est lent à la colère et riche en **bonté** » (Nb 14, 18). Les références sont innombrables jusque dans le Nouveau Testament. Saint Paul argumente même grâce à la bonté de Dieu contre les détracteurs : « Méprises-tu ses richesses de **bonté**, de patience, de longanimité, sans reconnaître que cette **bonté** de Dieu te pousse au repentir ? » (Rm 2, 4). Saint Paul l'invoque aussi en l'attribuant au Christ dans ses admonestations : « C'est moi, Paul en personne, qui vous en prie, par la douceur et la bonté du Christ » (2 Co 10, 1).

Enfin l'attribut de **sagesse** à peine rencontré dans l'Apocalypse à propos de Dieu ressortit aussi au Christ dans la plénitude de sa divinité.

Le non-juif Job déclare dans une profession de foi qui a d'autant plus de valeur qu'elle est énoncée dans la période de son malheur : « En Lui résident sagesse et puissance, à lui le conseil et le discernement » (Jb 12, 13). Le prophète Daniel sera l'écho de cette foi dans le sein même du peuple israélite : « Daniel prit la parole et dit : “Que soit béni le Nom de Dieu de siècle en siècle, car à lui la sagesse et la force” » (Dn 2, 20). Quant au Christ, il est déclaré « puissance de Dieu et sagesse de Dieu » par saint Paul lui-même (1Co 1, 24).

Si la raison défaille, l'Écriture vient au secours de notre foi en Dieu infiniment bon, sage et tout-puissant. Alors d'où vient le mal ? Puisque Dieu existe, pourquoi le permet-il ? Il convient de comprendre en premier que Dieu est innocent de tout mal, mal compris comme privation de bien, car Dieu a le regard trop pur pour voir le mal (cf. Ha 1, 13). Ne pas voir le mal ne signifie pas une insensibilité. Son impassibilité essentielle n'exclut pas une compassion vis-à-vis de nous, avons-nous vu plus haut, lui qui voit qu'ici-bas nous peinons et ployons sous le poids du fardeau ainsi que le remarque Jésus (cf. Mt 11, 28). C'est sa miséricorde qui opère alors.

Saint Thomas d'Aquin déclare que « la miséricorde doit être au plus haut point attribuée à Dieu, mais en raison de son effet et non de son affect passionnel² ». Dieu nous dépasse tellement !

Qu'est alors le mal ? Le mal physique ? Le véritable mal c'est la privation d'une perfection due en nature à une réalité quelle qu'elle soit³⁹. Il ne s'agit pas d'une simple limite comme le fait pour un homme de ne pas être un ange ; le fait d'un animal de ne pas être doué de raison. Il n'y a aucun mal dans la hiérarchie des êtres. Le bon ange n'est pas jaloux de ne pas être archange. Cette gradation – règne minéral, végétal, animal, humain, angélique – magnifie la grandeur inaccessible de Dieu.

Le mal, saisi au niveau de ce qui est, se comprend simplement comme une privation de bien. La *raison du mal* (*ratio mali*) n'est ni celle d'une substance d'être ni celle d'un accident d'être, pour parler comme nous le faisons au sujet de l'eucharistie, mais seulement la raison (*ratio*) d'une privation¹ : il y a seulement un manque d'ordination à la finalité, à la fin

voulue. Ces affirmations ne signifient jamais que le mal n'est rien, il est vécu concrètement comme une terrible « gangrène de l'être² ».

Dieu, dont l'intellect est toujours en acte, connaît la forme positive dont le mal est la privation : il connaît ainsi le mal du monde, condition *sine qua non* (« sans quoi il n'est pas ») pour qu'il puisse gouverner le monde avec Sagesse³. Dieu nous voit donc toujours dans la lumière future de notre résurrection, de notre transfiguration (cf. Ph 3, 21). C'est très réjouissant. Il voit sans cesse le bien total qui sera le nôtre.

La Sagesse divine, en outre, peut se manifester de multiples manières qui s'avèrent toutes parfaitement rationnelles, mais sans aucune univocité, sans nous ôter notre liberté. Dieu n'est déterminé par rien. Il peut tout rattraper, tout reconstruire, et même nous ressusciter.

Cependant une objection a été formulée. Puisque, en toute action, Dieu semble motivé par une raison, Abélard, si précoce en ce haut Moyen Âge, et déjà épris de rationalisme, pensait, au contraire de ce qui précède, pouvoir limiter la liberté de Dieu par sa rationalité, de sorte que si Dieu ne faisait pas maintenant ce qu'il réalise, il agirait contre le motif rationnel pour lequel il agit, il irait contre sa nature rationnelle. Sa toute-puissance serait rationnelle.

Le synode des évêques, rassemblés à Sens en France au XII^e siècle, a condamné la proposition suivante ressortissant aux théories d'Abélard : « Dieu peut faire seulement ce qu'il fait, et permettre ce qu'il permet, ou seulement de cette manière ou à ce moment, et non autrement¹. » La Sagesse infinie de Dieu qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

anges, alors il prendra place sur son trône de gloire » (Mt 25, 31).

Il est Roi et Juge de gloire.

« La Pâque, vous le savez, tombe dans deux jours, et le Fils de l'homme va être livré pour être crucifié » (Mt 26, 2).

Il annonce encore une fois sa Pâque, mort par crucifixion.

« Le Fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui ; mais malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'homme est livré ! Mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître ! » (Mt 26, 24).

Il dénonce le rôle du traître, de tout traître.

« Alors il vient vers les disciples et leur dit : “Désormais vous pouvez dormir et vous reposer : voici toute proche l'heure où le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs” » (Mt 26, 45).

Il réitère sans équivoque la certitude de ce si grand moment de sa Passion.

« Tu l'as dit, dit Jésus [à Pilate]. D'ailleurs je vous le déclare : dorénavant, vous verrez le Fils de l'homme siégeant à droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel » (Mt 26, 64).

En cette dernière mention, il n'oublie pas la suite glorieuse de cette livraison aux païens.

Pour nous qui l'aimons, ce ne peut être lassant d'entendre les paroles de Jésus le concernant, et cette énumération d'**en haut** s'avère au total un sublime *festival* de paroles divines, si le mot *festival* n'apparaît pas trop peu ou même déplacé. Cela s'avère en tous cas une démonstration grandiose de souveraineté, un magnifique témoignage de l'autorité du *Fils de*

l'homme qui se révèle dans toutes ses attributions messianiques¹, celles d'unique médiateur et sauveur des hommes (cf. 1Tm 2, 5).

Certes dans d'autres passages évangéliques, le *Fils d'homme* signifie diversement celui qui apparaît avec d'autres nuances comme l'Avocat, le Médiateur, le Juge miséricordieux, capable de prononcer un jugement de clémence à cause de sa commune humanité avec nous, comme cela fut annoncé au début de l'Évangile johannique (cf. Jn 3, 17) : « Comme le Père en effet a la vie en lui-même, de même a-t-il donné au Fils d'avoir aussi la vie en lui-même et il lui a donné pouvoir d'exercer le jugement parce qu'il est *Fils d'homme* » (Jn 5, 26–27).

C'est finalement cette acception johannique qui l'emportera chez les Pères. Il est alors loisible de comprendre le chassé-croisé de l'expression qui va s'effectuer à partir des rudiments bibliques hébraïques vers la clarté patristique grecque rencontrée au début de notre méditation¹. Encore que cette ambivalence existe déjà dans la rédaction des évangiles, le *Fils de l'homme*, nom mystérieux aux caractéristiques divines, devient plus nettement le nom qui désigne Jésus en sa simple humanité ; le *Fils de Dieu*, nom angélique ou adamique, devient à jamais le nom du Christ en sa divinité.

Mais Jésus a pris d'autres noms dans l'Évangile, et en ce temps liturgique de l'Année de la foi, je vous propose d'en adopter un parmi ceux évoqués tout au long de l'Évangile : *Fils de l'homme*, *Fils de Dieu*, ou un autre comme vous le voudrez, pour le laisser être murmuré à vos oreilles, venant du plus profond de vos cœurs en faveur de celui que nous aimons et à qui nous offrons toutes choses à commencer par nos défaillances

et nos misères. La question adressée à Pierre et aux disciples s'adresse aussi à nous. Pour toi, « qui est le fils de l'homme ? » (cf. Mt 16, 17).

En résumé, si le *Catéchisme de l'Église catholique* répond avec clarté, puissions-nous aussi bien dire : « Jésus a accueilli la profession de foi de Pierre qui le reconnaissait comme le Messie en annonçant la passion prochaine du *Fils de l'Homme* (cf. Mt 16, 16–23). Il a dévoilé le contenu authentique de sa royauté messianique à la fois dans l'identité transcendante du *Fils de l'Homme* “qui est descendu du ciel” (Jn 3, 13 ; cf. Jn 6, 62 ; Dn 7, 13) et dans sa mission rédemptrice comme Serviteur souffrant : “*Le Fils de l'Homme* n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude” (Mt 20, 28 ; cf. Is 53, 10–12). C'est pourquoi le vrai sens de sa royauté n'est manifesté que du haut de la croix (cf. Jn 19, 19–22 ; Lc 23, 39–43). C'est seulement après sa résurrection que sa royauté messianique pourra être proclamée par Pierre devant le peuple de Dieu : “Que toute la maison d'Israël le sache avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié” (Ac 2, 36) » (CEC, n° 440). Le *Catéchisme* a reconnu nettement le faîte de la révélation du *Fils de l'homme* dans l'acceptation importante que nous avons relevée du Serviteur souffrant (cf. Mt 20, 28), mais aussi dans la lumière de son identité transcendante.

Quels sont donc les autres noms du *Fils de David* ou équivalamment du *Fils de l'homme* ? Ces expressions n'épuisent pas la révélation que le Christ réalise de lui-même. Jésus s'est inscrit en tant que l'Oint de Dieu¹, l'Innocent², l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde³, le Premier-né,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

régime qui agit lentement. C'est parfois un épuisement, une consommation de l'âme. Les Pères du désert lui ont donné un nom quasi intraduisible : l'acédie. L'abbé Huvelin écrit : « La tiédeur... bien petit mot pour la plus redoutable des menaces et pour un état particulièrement dangereux¹. » C'est l'inverse du scrupuleux qui demande avec l'aide de l'Esprit d'autres traitements. Tant qu'il demeure une inquiétude intérieure l'âme peut être sauvée, dirait saint Augustin. Le tiède a cessé de s'inquiéter. Cet état s'accompagne souvent d'une hostilité vis-à-vis de Dieu à travers tel ou tel point de sa Révélation d'où il ressort une aboulie pour faire le bien et y persévérer.

Sans suivre Cassien qui semble extrême lorsqu'il note qu'« il vaut mieux ne pas prier que de prier sans y être fidèle » (*Collatio* 9, 12), il y a lieu de réfléchir à la maxime sévère de Padre Pio : « Mauvais qui ne prie pas ; mais très mauvais qui prie mal. » L'engagement dans la prière par le désir est très important à conserver comme on garde toujours allumée une veilleuse à côté du Saint-Sacrement. « Autre chose est le bavardage qui dure, autre chose le désir qui dure » (Augustin, *Lettre à Proba*, n° 19). La nature ayant horreur du vide, à la place de l'élan que procurent la ferveur et la fidélité, naît la paresse. Dès lors l'acédie est prête à s'introduire comme le cheval de Troie dans la citadelle de notre cœur. Que produit-elle à terme ? « La tiédeur est la source de soupçons méchants, de pensées de blasphème, de dénigrement malicieux » (Bonaventure, *De Triplici Via*, I, 6). Pour arriver à cet état calamiteux, la tiédeur abandonne la hiérarchie des valeurs : par exemple elle obtient qu'on préfère le primat du corps sur les valeurs ascétiques d'union à Dieu car « la nature aime le repos du corps » (*Imitation de J.-C.*, III, 54). Mais d'autres pertes de repères peuvent être néfastes : l'égalitarisme à tous crins, le

relativisme des dogmes, de la morale, de la connaissance, l'idéologie laïciste. La tendance actuelle a produit des pertes d'énergie considérables en cherchant à se battre contre des moulins à vent. Le sacerdoce des femmes, le mariage des prêtres, l'égalité des laïcs et des consacrés, la reconnaissance – non des droits humains légitimes des personnes homosexuelles – mais de pseudo-droits non fondés sur les devoirs de la loi naturelle, etc. La tiédeur est comme un lierre qui envahit ou peut envahir lentement et sûrement tout un terrain en y prenant tout : la terre, l'eau, le soleil.

Quelques exemples de tiédeur :

– S'auto-suggérer des œuvres trop astreignantes en déclenchant le surmenage puis le dégoût (Gerson). « Quand on a trop à faire il arrive que l'on se couche » (abbé Huvelin)¹.

– Préférer les douceurs de la consolation par gourmandise spirituelle ce qui produit une erreur sur le but de la vie spirituelle au lieu et place de la joie que provoque l'obéissance, toute opération qui inmanquablement conduit au dégoût. À l'inverse le Christ nous invite à mortifier notre volonté propre : « Seigneur non pas ma volonté mais la tienne¹. » C'est une atmosphère très différente du conseil de saint François de Sales qui demande de se « tenir le cœur ouvert dans l'attente de la sainte rosée ». « Il faut s'y disposer avec un soin qui soit grand mais humble et tranquille. »

– La prière devient ennuyeuse, parfois cela atteint une difficulté insurmontable, il ne reste que le paraître de la prière collective (abbé Georges Finet). L'ennuyeuse nécessité de la prière quotidienne a remplacé « le fantastique effort de la prière

de tous les jours » (Antoine de Saint-Exupéry)².

– Développement d'un esprit hyper critique. On sélectionne pour faire grief. On ne raisonne plus en Dieu. Le regard anagogique a disparu. En particulier, ce qui vient de l'autorité se trouve souvent contesté. La docilité est perdue.

– Formalisme religieux d'abord. L'enveloppe est vide. La charité ayant disparu, on persécute, on se moque de ceux qui vivent avec plus de foi. Puis on provoque la perte des repères religieux : l'habit, les crucifix, les saintes images.

– Entretenir la triple mesquinerie : garder des rancunes, maintenir des susceptibilités, pratiquer des petits mensonges (sœur Marie Dupont des Sœurs de Bethléem).

– Désobéir dans les petites choses puis dans les plus grandes : la pente devient de plus en plus glissante. « Pensons qu'une infidélité localisée en fait commettre d'autres » (abbé Huvelin).

– Vivre la triple perte des repères religieux : perdre l'oubli de soi, moteur de la vie d'amour à l'instar de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, perdre la patience en épousant un caractère colérique, perdre la confiance dans les autres dans un soupçon permanent.

– Ne plus écouter les conseils autorisés. Un jugement préalable bloque le cœur qui devrait se mettre en situation de se mettre *sous* pour *écouter*, donc obéir. On traite de haut les devoirs quotidiens comme s'ils étaient facultatifs et pour les débutants. Les mauvais exemples pullulent de nos jours.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« La contemplation du Christ fut inaugurée [...] avec les évangiles synoptiques. Puis, elle connut une phase nouvelle avec les écrits de Paul et de Jean. Avec eux, nous avons trouvé deux “voies”, deux parcours conduisant à la découverte de l’identité de Jésus-Christ : la voie de Paul qui part de l’humanité pour déboucher sur la divinité ; elle conduit de la chair à l’Esprit, de l’histoire du Christ à la préexistence du Christ ; la voie de Jean qui suit le cheminement inverse, partant de la divinité du Verbe pour rejoindre et affirmer son humanité ; elle conduit de son existence éternelle à son existence dans le temps ; la première voie place la résurrection du Christ à la charnière entre les deux phases ; la seconde voit le passage d’un état à l’autre dans l’incarnation¹. »

Aucun des deux courants théologiques ne songe un instant s’écarter de Paul ou de Jean, mais chacun interprète l’un par l’autre écrivain sacré selon son axe propre de vision, sa théologie ascendante ou descendante comme il est convenu de les appeler. Essayons de le faire sentir :

1/ La résurrection/exaltation du Christ apparaît comme l’événement capital, central de la vie chrétienne. Pour Paul, il y a même une association entre la résurrection du Christ et son éternelle filiation divine, comme une osmose pourrait-on dire entre les deux. Par l’Esprit qui lui redonne vie, Jésus le Christ est manifesté *Seigneur (Kyrios)*. Par exemple, Ph 2, 9–11 :

« Aussi Dieu l’a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout, au nom de Jésus, s’agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, de Jésus Christ, qu’il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. »

C’est la veine typiquement paulinienne : exaltation/filiation divine. Cette strate de compréhension se manifeste aussi dans les Actes, en plus des lettres de saint Paul.

« Jésus le Nazôréen, cet homme que Dieu a accrédité auprès de vous par les miracles, prodiges et signes qu’il a opérés par lui au milieu de vous, ainsi que vous le savez vous-mêmes, cet homme qui avait été livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l’avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies, mais Dieu l’a ressuscité, le délivrant des affres de l’Hadès. [...] Et maintenant, exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l’Esprit Saint, objet de la promesse, et l’a répandu. C’est là ce que vous voyez et entendez. Car David, lui, n’est pas monté aux cieux ; or il dit lui-même : “Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siège à ma droite, jusqu’à ce que j’aie fait de tes ennemis un escabeau pour tes pieds. Que toute la maison d’Israël le sache donc avec certitude : Dieu l’a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié.” » (Ac 2, 22–36).

C’est l’époque de la publication du Kérygme et l’apôtre Paul témoigne avoir fait l’expérience du Christ vivant, ressuscité, sur le chemin de Damas : « Saoul, Saoul pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9, 4). Ainsi que nous l’avions déjà noté, il prêche pendant son ministère que sans la résurrection notre foi serait vaine (cf. 1Co 15, 17)¹. La foi, la justification trouvent leur raison d’être dans la résurrection du Christ. On le voit par exemple en Rm 4, 24–25 : « Nous à qui la foi doit être comptée, nous qui croyons en celui qui ressuscita d’entre les morts Jésus notre Seigneur, livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification. » Ce qui compte c’est la nouvelle vie des chrétiens qui prend sens dans l’événement de la Résurrection, dans la chair ressuscitée, ainsi que l’ont bien compris nos premiers théologiens¹ : « Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle. Car si c’est un même être avec le Christ que nous sommes devenus par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une résurrection semblable » (Rm 6, 4–5). Ou encore : « Et si l’Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d’entre

les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous » (Rm 8, 11). Ou encore : « En effet, si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Rm 10, 9). L'attention porte sur l'effet du Christ ressuscité sur nous.

Cet axe puissant, *résurrectionnel*, semble pouvoir tout expliquer, y compris le statut ontologique du Christ comme Fils de Dieu. Ainsi procède l'introduction de l'épître aux Romains : « Établi Fils de Dieu avec puissance selon l'Esprit de sainteté, par sa résurrection des morts, Jésus Christ notre Seigneur » (Rm 1, 4).

C'est aussi dans une certaine mesure le pivot des trois synoptiques qui aboutissent à l'événement de la résurrection et qui conduisent au kérygme de la Bonne Nouvelle (cf. Lc 24, 6 : « Il n'est pas ici ; mais il est ressuscité »). La première annonce est bien celle de la résurrection qui concrétise l'ensemble du message apostolique. « Il est vraiment ressuscité ! » (Lc 24, 34). Mais Paul avec ses raisonnements balancés rabbiniques va vite être considéré comme un peu dialectique, un peu obscur dans la communauté des croyants, ainsi que l'atteste la lettre déjà tardive de la deuxième épître dite de saint Pierre : « Tenez la longanimité de notre Seigneur pour salutaire, comme notre cher frère Paul vous l'a aussi écrit selon la sagesse qui lui a été donnée. Il le fait d'ailleurs dans toutes les lettres où il parle de ces questions. Il s'y rencontre des points obscurs, que les gens sans instruction et sans fermeté détournent de leur sens – comme d'ailleurs les autres Écritures – pour leur propre perdition » (2P 3, 15–16). La lettre est mise sous l'autorité de Pierre pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fait inattendu que Dieu « avait ouvert aux païens la *porte de la foi* » (Ac 14, 27), signifiait là son désir de relancer notre vie chrétienne à partir de la première évangélisation. Cette *porte de lumière*, car la foi est une lumière, conduit au port définitif à travers la *porte du Ciel*. Demandons pour nous-mêmes et tous les nôtres de passer cette porte précieuse, sans complexe, à la manière dont le vénérable Vieillard du *Dialogue avec Tryphon* exhortait si bien saint Justin (†165) à le réaliser pour lui-même : « Avant tout, prie pour que te soient ouvertes les “**portes de lumière**” (*phôtòs pùlas*) : car ces choses pour tous demeurent invisibles et inconcevables, sauf pour celui à qui Dieu, et son Christ, accordent de comprendre¹. »

Sur ce chemin de foi, vécu en acte dans l'Esprit Saint, saint Justin a rencontré la Vierge Marie ayant conçu « fidélité et grâce² ». La Mère du Christ, la Mère de Celui qui est Dieu, la *Deigenitrix*, ou *Mater Dei* (« Mère de Dieu »), Marie, cette bonne mère, est elle-même, par un effet de la miséricorde divine, la « Porte du Ciel », la *Porta Ciel* dans les litanies de Notre-Dame de Lorette. Si la Mère de Dieu nous ouvre la porte c'est en raison de sa plénitude de grâce qu'elle vit dans l'obéissance la plus immédiate à Dieu, sans calcul ni réserve (cf. Lc 1, 38). « C'est l'obéissance de Marie qui ouvre la porte à Dieu¹. » Elle souhaite, en outre, selon les désirs mêmes de son Fils, que chaque fidèle passe par elle selon le conseil de l'Ange du Seigneur : « ne crains pas de prendre chez toi Marie » (Mt 1, 20). La Vierge Marie est une sorte d'accélérateur, un cyclotron, des desseins bienveillants de Dieu pour l'humanité : qui voudra encore la manquer en désirant passer la *porte de la foi* ?

1. THOMAS D'AQUIN, *ST*, II^aII^æ, q. 2, a. 7, c.

2. Lc 7, 34 : « Le Fils de l’homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : “Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs !” »

1. Lc 5, 32 : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, au repentir. » Lc 19, 10 : « Car le Fils de l’homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

2. Cf. Jn 12, 27 : « Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père, sauve-moi de cette heure ! Mais c’est pour cela que je suis venu à cette heure. »

1. Cf. Jn 12, 47 : « Si quelqu’un entend mes paroles et ne les garde pas, je ne le juge pas, car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. »

1. Cf. JEAN DAMASCÈNE, *De fide orthodoxa*, « Sur la Providence », cap. 2, 29 (SC, n° 535, 2010, p. 364–365) ; THOMAS D’AQUIN, *ST*, I^a, q. 19, a. 6, ad 1 ; *Super I Cor.*, cap 7, l. 1.

1. *Dialogue* 7, 3 dans *Justin martyr : Dialogue avec Tryphon*, édition critique, traduction et commentaire de Philippe Bobichon, « Paradosis, n° 47/1 », Fribourg, Academic Press Fribourg, 2003, p. 204–205. Benoît XVI dans sa catéchèse sur saint Justin (21 mars 2007) évoque puis cite ce passage. Le baptême qui donne la foi s’appelle précisément « illumination » (*phôtismos*) (JUSTIN, *Apologie* I, 61, 12).

2. *Dialogue*, 100, 5, *idem*, p. 454–455.

1. Joseph RATZINGER (Benoît XVI), *L’enfance de Jésus*, Paris, Flammarion, 2012, p. 83.

Table des matières

Préface

L'acte de foi dans Porta fidei

Le Père est-il encore tout-puissant ?

Qui est le Fils de l'homme ?

L'Esprit Saint, Paraclet pour nous ?

Peut-on faire l'impasse de la résurrection ?

Conclusion générale

Achévé d'imprimer en mars 2013
Pour le compte des éditions ARTEGE
par SARL Pulsio, 75018 Paris